

Le costume du médecin dans l'ancienne Florence*

par le docteur René A. GUTMANN
de l'Académie de médecine

Les peintres florentins, avant la Renaissance, avaient coutume de représenter les personnages antiques dans les vêtements contemporains de ces peintres et même, souvent, dans des paysages toscans. Pour ne donner que quelques exemples, les Mages, allant à Bethléem, n'étaient pas, de leur temps, habillés comme ils le sont sur les fresques de la chapelle Riccardi en jeunes seigneurs de la cour des Médicis et, tous les personnages étant en réalité des portraits, on peut être certain de l'exactitude de leurs costumes. Les dames non plus, que Ghirlandajo a peintes à Santa-Maria-Novella, ne suivaient pas, lorsqu'elles assistaient à la naissance de la Vierge, les belles modes florentines du XIV^e siècle. Cette authenticité des détails vestimentaires, véritables « documents », va nous servir pour étudier le costume des médecins autour du temps des Médicis.

Ce costume était véritablement somptueux et distinguait leurs porteurs des autres citoyens. Leur robe bleue, large et flottante, était, en ville, recouverte d'un ample manteau d'« écarlate » agrémenté d'un vaste capuchon qu'une fermeture de vair doublait, réchauffant les épaules ou, selon la saison, apparaissant seulement, comme une marque de dignité, aux manches, aux bordures et au bas du manteau. Rouges étaient les culottes, rouges aussi les souliers, ornés parfois d'éperons d'or. D'« écarlate » aussi était fait un très large bonnet qu'une bande de vair appuyait sur le front ; la coiffe épousait la forme de la tête et se continuait par deux bandes de même étoffe, retombant sur les épaules, assez longues pour qu'on pût les enrouler autour du cou en guise de foulard ou les laisser flotter sur la poitrine ou sur le dos.

C'est ainsi qu'ils sont d'ailleurs décrits dans les textes. Pétrarque, qui vouait aux médecins une haine féroce, se plaint, dans une lettre adressée au

(*) Communication présentée à la séance du 22 avril 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

médecin Francesco di Bartolomeo di Casini de Sienne, de ce que, « vêtus d'or et de pourpre (1), ils croient s'être faits les arbitres de la vie et de la mort » et, dans une autre lettre, il fulmine contre « l'indigne étalage de vêtements usurpés, leur pourpre bariolée de couleurs diverses, la splendeur des baguets et leurs éperons dorés » (2).

Les conteurs font maintes allusions à ces vêtements. Boccace, dans une des nouvelles du Décaméron, déclare : « Comme nous le voyons chaque jour, nos citoyens nous arrivent de Bologne, juges, médecins ou notaires, vêtus de robes longues et larges, couverts d'écarlate et de vair et marchant d'une allure hautaine ». Dans une autre, il parle de « Maestro Simone de Villa, médico », « plus riche des biens paternels que de science, vêtu d'écarlate et de vair, avec un immense chaperon ». Une nouvelle d'un autre conteur, Sachetti, commente la mort de Dino del Gambo ; c'était le plus illustre médecin d'Italie et successeur, disons-le en passant, de ce Taddeo degli Alderotti qui fut, à Bologne, un des maîtres de Dante et que le poète attaque à diverses reprises, en particulier pour le taux exorbitant de ses honoraires. Ce Dino del Gambo donc, étant défunt, une foule de médecins exerçant dans la région, mais sans grande clientèle, « si ignorants d'ailleurs qu'ils n'auraient pas été capables de prendre le pouls d'une machine à fouler la laine », se ruent sur Florence pour tâcher de recueillir quelques miettes. Entre autres, le héros du conte est un certain Gabbadeo, vieux médecin qui portait toujours « un haut bonnet avec un capuchon si large qu'y serait entré un demi-boisseau de grains et, par devant, deux ornements ressemblant à des rognons fumés de porc » ; ce Gabbadeo se prépare lui aussi à partir. Une part importante de la nouvelle roule sur la question vestimentaire. Gabbadeo manque d'argent pour remplacer « ses fourrures de vair, si pelées qu'on ne pourrait reconnaître de quelles bêtes elles proviennent ». Sa femme va arranger l'affaire : elle prélèvera sur ses propres robes de fourrures de quoi remplacer les parements de vair ; elle enlèvera ses manches et en fabriquera le capuchon. Arrivé à Florence, Gabbadeo achètera, pour son mauvais petit cheval, « des pièces dorées de harnachement » et, pour compléter l'ensemble, il se procurera un urinal qu'il se gardera de lâcher au cours des aventures qui l'attendent. Nous avons insisté sur ces détails parce qu'ils nous montrent un médecin d'une petite ville voisine de Florence, Prato, qui ne peut pas aller à la recherche d'une clientèle s'il n'est pas habillé selon la coutume et la règle.

(1) Ce terme de « pourpre » n'est là que pour agrémenter le style. La pourpre n'était en effet qu'une couleur, de signification quasi-impériale, tirée d'un coquillage, le *murex*, dont la plus grande quantité se trouvait sur les rives orientales de la Méditerranée et dont on a récemment retrouvé des amas et des traces sur les pierres de Kerkoran, ruines puniques de Tunisie. Ce qui revêtait les médecins, c'étaient des étoffes, les « écarlates », les plus riches d'ailleurs et les plus recherchées des draps de laine, teints par le produit d'un autre coquillage, le *kermès*, qui provenait essentiellement du Languedoc.

(2) Ajoutons qu'il les attaque aussi sur leur attitude spirituelle. Au sujet de l'intense controverse entre la philosophie chrétienne et les opinions partout répandues de l'arabe Averroès, il écrit : « Débarrassez-nous de tous ces médecins arabes. »



6691 - FIRENZE - I SS. Cosma e Damian arsi vivi - Beato Angelico - Museo di S. Marco - Anderson Rom

Fig. 1. — BEATO ANGELICO. Saint Côme et saint Damien sur les charbons ardents en costume de médecins ; derrière eux, les trois frères non médecins. Musée de San Marco, Florence. Cliché Andersen, Rome).

En effet, les lois mêmes distinguaient nos confrères florentins. A une époque où des lois somptuaires très strictes contrôlaient vêtements et parures, seuls les juges, les officiers et les médecins en étaient exemptés ; ils étaient même autorisés à porter des ceintures en fil d'argent, interdites aux autres citoyens et ils échappaient aux rigueurs d'une loi qui défendait l'usage de bijoux, de perles et de pierres précieuses.

A leur lit de mort même, seuls les médecins avaient le droit d'être revêtus de leur bonnet et de leur manteau garni de vair.

Bien des anecdotes nous montrent qu'ils défendaient leurs privilèges. Par exemple un certain Macheruffo, venu de Bologne pour prendre à Florence les fonctions de podestat, y arriva portant un large manteau et un capuchon,

qui ressemblait plus à la vêtue d'un médecin qu'à celle d'un cavalier. Le lendemain, il trouva sa porte ironiquement obstruée d'innombrables vases de nuit remplis de placets demandant justice contre lui.

Les médecins enfin avaient, comme les juges, le pas sur tous dans les cérémonies publiques et privées (mariages, etc.).

A tant de privilèges s'ajoutait celui d'être appelé « Maestro ». C'était la dénomination honorifique commune et quand, par exemple, dans la comédie « La Mandragore », de Machiavel, un personnage dit : « Appelez le Maestro », tout le monde sait qu'il s'agit du médecin. Nous nous sommes servis de tous ces détails, entre autres dans un livre (3) où nous avons étudié dans un chapitre les rapports de Dante avec la médecine, et signalé des portraits contemporains où le poète est représenté avec le bonnet et le capuchon ; ce sont là des preuves de plus que Dante, inscrit à l'« arte » des médecins, était, du moins pour ses concitoyens, un « médecin ».

**

Les peintres vont nous donner confirmation de ces usages. Nous disposons, en effet, d'un terrain privilégié avec deux saints médecins, saint Côme et saint Damien. Ils sont très souvent représentés en Toscane, peut-être à cause de cette situation précellente des médecins, surtout parce que les Médicis (c'est-à-dire les « Médecins ») leur vouaient un respect particulier. Terrain qui nous privilégie encore pour une autre raison : alors que les autres martyrs sont figurés avec les attributs rappelant leur supplice (flèches, gril, etc.), saint Côme et saint Damien se présentent sous le costume, précédemment décrit, des médecins.

Fra Angelico est un de ceux qui nous fournit le plus grand nombre d'exemples car, partout, il a habillé les saints à la ressemblance de leurs terrestres confrères. Dans un tableau célèbre du couvent de Saint-Marc (Fig. 1), on les voit coiffés d'un bonnet écarlate bordé de fourrure blanche, vêtus d'un large manteau rouge recouvrant presque entièrement la robe bleue. Sur d'autres œuvres de l'Angelico, les saints portent des vêtements semblables et c'est si bien un caractère professionnel que lorsqu'un tableau de l'Académie représente la décapitation des saints, qu'ordonne finalement, à l'époque de Dioclétien, le proconsul Lysias, exaspéré de les avoir vu sortir indemnes de plusieurs supplices (noyade, braisier, etc), on nous les montre liés, tout nus, devant leur trois frères non médecins, gardant seul sur la tête leur bonnet. Un autre tableau de l'Angelico nous les montre dans l'exercice de leur profession (Fig. 3). L'un d'eux refuse du geste la bourse d'honoraires que lui présente Palladia, leur malade, car ils soignaient gratuitement ; c'étaient des « anargyres ». Partout (Fig. 2) dans les œuvres de l'Angelico ou de

(3) René A. GUTMANN. — « Dante et son temps », Nizet édit., Paris, 1977.

son école, qu'il s'agisse de leur supplice ou du miracle de la jambe gangrénée, partout on peut remarquer les mêmes caractères d'habillement. On peut les voir au Louvre sur une *Décapitation* par Fra Angelico. Nous avons pris l'Angelico comme exemple, mais tous les peintres toscans suivent les mêmes règles. Andrea del Castagno, par exemple, peint au réfectoire de Saint-Apollonie de Florence un portrait de Dante coiffé du bonnet des médecins. Plus tard, Fra Filippo Lippi agit de même sur un « Tondo » pour une église de Fiesole. Nous nous arrêterons sur ces exemples, notre but étant d'étudier le costume des médecins et non de dresser un catalogue.



(Ed. Alinari) P. 2. N. 4307. FIRENZE - R. Museo di S. Marco. La Vergine col Bambino e santi, dettaglio. (Beato Angelico.)

Fig. 2. — BEATO ANGELICO. Les saints Côme et Damien dans leur costume professionnel, entre deux autres saints (détail). Musée de San Marco, Florence (Cliché Alinari, Florence).

Pour préciser encore la profession des saints, on leur adjoint souvent quelques objets caractéristiques. Parfois ils tiennent une pincette, qu'elle fasse allusion soit à l'acte de saisir des pilules, soit à son emploi pour le nettoyage des plaies. Plus souvent ils ont entre les mains un objet qui peut avoir la forme d'une ventouse ou d'une fiole, mais qui est, en général, une petite boîte, probablement une réserve de médicaments ; dans certains cas, elle est ouverte et on y distingue des pilules ; dans d'autres, la boîte contient de petits carrés dont on se demande si ce ne sont pas ces agglomérats médicaux que l'on appliquait sur la peau. L'urinal, si important à une époque où l'étude des urines avait tant de valeur, est plus rare sur les portraits des saints ; nous le retrouverons plus loin.

Et maintenant que nous avons appris à les connaître d'après leurs saints protecteurs, nous pouvons essayer de les rencontrer, ces médecins, au hasard de nos promenades, toujours avec leur même costume, mêlés aux scènes de la vie humaine. En voici un, sur les terres-cuites de l'Hôpital de Pistoia, étudiant le pouls d'un malade, avec l'angoisse du diagnostic sur l'une des plus belles figures médicales qu'on ait jamais modelées. En voici plusieurs que je me rappellerai toujours avoir vus, comme vivants, baignés de leur milieu coutumier, peints en fresques somptueuses sur les murs des salles de malades, dans cet hôpital de Sienna où il devait être doux de guérir. Sur toutes les scènes représentant des maladies, des agonies ou des miracles, le médecin sera vite reconnu, distingué par son magnifique costume.

A l'abside de Santa-Croce de Florence, une série de fresques couvre le mur où Giotto a peint l'histoire de saint François d'Assise. Sur l'une, (Fig. 5) un groupe de religieux en robe de bure entoure le lit de mort du saint. Mais un personnage se distingue au premier plan, vu de dos, tout écarlate et fourrure et, de sa main, il touche la blessure au flanc du stigmatisé. Certains pensent qu'il s'agit d'un gentilhomme d'Assise qui, resté incrédule sur l'existence des stigmates, est admis à en vérifier l'authenticité. D'autres admettent qu'il s'agit d'un costume de prieur ; mais n'eut-il pas été peu aimable de perpétuer une fonction dont Dante écrit qu'il lui doit l'un des plus pénibles événements de sa vie ? Je crois probable que ce costume désigne un médecin dans l'acte de la constatation. C'est, à la Galeria de Pérouse, un médecin aussi que Fra Giovanni place aux pieds de saint Nicolas mort, écartant les bras avec désespoir. (4)

Mais ces médecins « vêtus en triomphateurs », un jour vient où ils trouvent leur maître. Parmi les grands de ce monde, après les rois et les cardinaux, il est bien rare qu'on les oublie sur les *Danses macabres* ou les *Triumphes de la Mort* et, dans ces âpres peintures, nous les voyons, toujours

(4) Je dois dire qu'il y a là une forme différente du bonnet de Florence ; mais ce doit être une forme traditionnelle pour des contrées différentes, et je l'ai retrouvée sur des œuvres clairessemées, par exemple sur des statues polychromes françaises dont je parle plus loin, ce qui pose une question plus vaste et dépassant le cadre de cet article : ce « privilège » de l'habillement médical est-il étendu plus loin que la Toscane ?



Fig. 3. — BEATO ANGELICO. L'un des deux saints en costume médical repousse de la main les honoraires que lui présente la malade; l'autre saint s'éloigne avec indignation. On devine sur le premier les contours des pans du bonnet qui tombe derrière lui. On en voit les détails sur la tête du saint qui s'éloigne. Galleria Antica e Moderna, Florence (Cliché Andersen, Rome).

vêtus de fourrures, d'écarlate et d'or, prenant leur tour dans l'insoutenable dialogue.

Mors à Medica

Lorsque vers toi me mène un temps prochain
 Rien ne sert pansement ou médecine
 Frictions plus ne te servent sur les reins.
 Il n'est plus temps d'analyser l'urine (5).

Dans l'ample collection des *Danses macabres*, on verra bien souvent le médecin que le squelette pressé tire par sa manche fourrée; parfois pour plus de clarté, comme au cimetière de Penzolo, la main tient encore l'urinal traditionnel. Dans les *Triumphes de la Mort*, le médecin prend rang après les princes laïcs ou clercs pour témoigner du néant de l'homme. A Pise,

(5) D'après un manuscrit de la Bibliotheca Ricardiana, « Il ballo della Morte ».

au Campo Santo (Fig. 4), sur la célèbre fresque attribuée à Orcagna, au-dessous de la Mort qui vole (sombre ironie : la fresque fut détruite lors d'un bombardement aérien !), on voyait un amas de cadavres. Sous les yeux des loqueteux encore épargnés, parmi les puissants d'hier qui commencent à se décomposer, plus somptueux que les autres, dans le costume exact que nous avons décrit, tenant dans sa main gantée l'urinal inutile, un médecin tournait vers nous sa grimace de cadavre ; et c'est à son vêtement aussi que nous reconnaissons cet autre que Lorenzo Costa a peint, à Saint-Jacques de Bologne, dans son *Triomphe de la Mort*, entre un vieilleur qui continue à jouer et une jeune femme non encore défleurie.

Ce ne sont là que quelques exemples. On peut les multiplier en regardant, après les peintures, les détails des enluminures et des xylographes.

Ce serait un trop long sujet de montrer que ce riche costume des médecins toscans, on le retrouve, avec des variantes, sur beaucoup de documents,

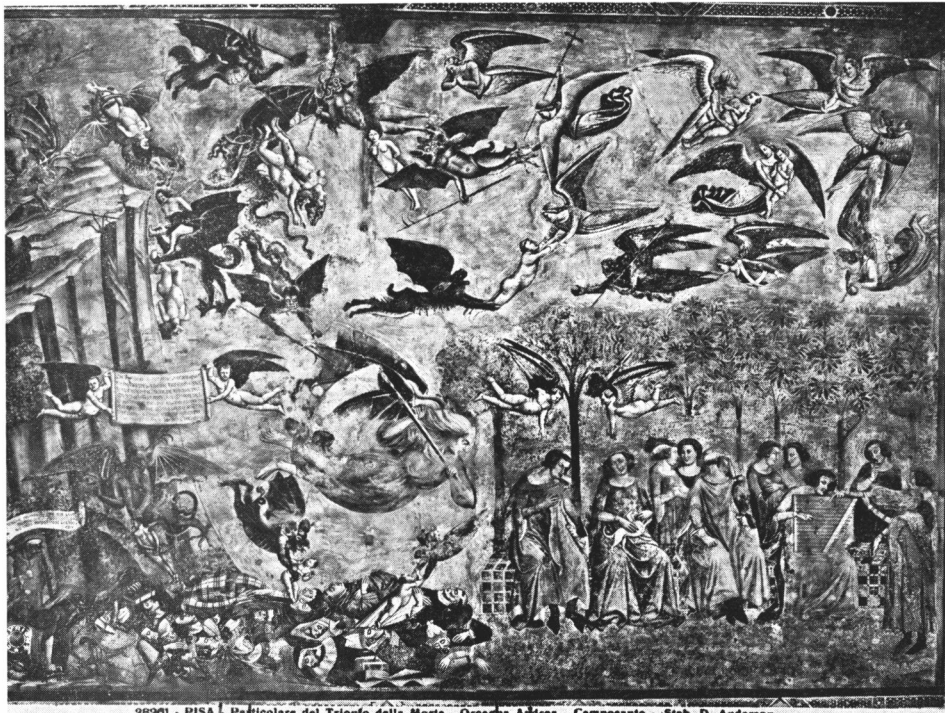


Fig. 4. — DÉTAIL DU TRIOMPHE DE LA MORT. Fresque du Campo Santo de Pise, attribuée à Orcagna (aujourd'hui détruite, en voie de reconstitution si possible). On voit, parmi d'autres puissances civiles ou ecclésiastiques, au moins un cadavre en costume de médecin et tenant dans sa main gauche un urinal. Au-dessus de lui, un ange descend du Ciel pour recueillir son âme. (Il est au-dessus du « del » de la légende.) (Cliché Andersen, Rome).



6730 FIRENZE. Mort de S. François. Giotto. Chiesa di S. Croce. Andersen, Roma

Fig. 5. — GIOTTO. La mort de saint François. Des moines entourent le lit de mort. Au premier plan, vu de dos, un personnage de qui l'identité est discutée. Pour l'auteur, il s'agit d'un médecin qui palpe la plaie du côté du saint, afin de pouvoir affirmer la réalité des stigmates (Cliché Andersen, Rome).

non seulement dans le reste de l'Italie, mais dans toute l'Europe. Pour en donner une idée, j'ai joint à mon illustration deux statues polychromes françaises de saint Côme et saint Damien (Fig. 6), dans leurs robes et bonnets somptueux, différents d'ailleurs du bonnet toscan, l'un tenant l'urinal, l'autre la boîte de médicaments. Je pourrais y joindre aussi deux figures de saints médecins peintes pour l'église Saint-Jaques, à Bruges. Saint Damien (à droite) est représenté avec toute la luxuriance flamande, en costume seigneurial, l'un d'eux tenant la lancette et un riche drageoir à médicaments qui remplace la stricte boîte florentine. Nous retrouvons dans saint Côme (à gauche) le même bonnet que sur la grande terre cuite de Pistoia et sur les deux statues citées plus haut, au-dessus d'un manteau qui est bien loin de sobre grandeur de l'Angelico, le large capuchon bordé de vair.

Une telle ubiquité dépasse l'influence de la cour des « Médici » ! Sans doute, le médecin était-il particulièrement considéré, parce que, au milieu d'une multitude illettrée, il était (ou du moins il était censé être !) chargé de connaissance ; il savait lire et écrire, ce qui n'était pas fréquent ; il connaissait les mystères du corps ; beaucoup de « mires », à une époque où



Fig. 6. — L'une des deux statues polychromes (collection privée). D'origine non toscane et probablement française, elle montre une forme particulière du bonnet qu'on retrouve tel quel en des endroits très divers (Cliché Babilée, Paris).

la médecine était imbriquée avec la philosophie et fleuretait avec l'alchimie, s'auroient d'une certaine ambiance secrète. On les appelait, nous l'avons vu, « Maestro » et parfois même « Algebristo », parce que leurs actes avaient la complexité et l'efficiéce de l'algèbre. Peut-être aussi leur rareté était-elle un atout pour leur rôle, puisque Perrens, dans son exhaustive *Histoire de Florence*, nous apprend qu'au début du XIV^e siècle, ils n'étaient que soixante pour une population de cent mille habitants.

Mais on peut aussi se demander si, dans la « curation » du malade, une certaine splendeur ne jouait pas son rôle : grâce à elle, les bizarres mixtures, les poudres étranges recevaient une collaboration mystique. Pas plus que son traitement n'était discuté, le diagnostic d'un personnage si bien vêtu n'était approfondi. Et l'on peut se représenter tel médecin illustre, tout couvert de sammit et de vair, donnant de Montpellier à des disciples également magnifiques ces méprisants conseils d'Arnaud de Villeneuve ; « Tu ne sauras peut-être pas ce que dénote l'urine que tu viens d'examiner ; dis toujours : « Il y a obstruction du foie ». Si le malade répond timidement : « Non, Maître, c'est à la tête que j'ai mal », hâte-toi de répliquer : « Cela vient du foie ». Sert-toi de ce mot d'obstruction, parce qu'ils ne savent pas ce qu'il signifie, et qu'il importe qu'ils ne le sachent pas ».

Ainsi peut-être, après tout, ne sont-elles qu'accessoires, la plupart des raisons que nous avons essayé de donner à toute cette magnificence, non pas même tolérée, mais imposée. Qui sait si les sages magistrats n'avaient pas pressenti l'action du mental sur le pathologique et si, prescrivant l'écarlate et le vair, ils n'étaient pas des précurseurs du psycho-somatisme. Comparons donc avec regret nos vestons foncés à tant de splendeur et attendons — sans y croire trop — un temps meilleur où il nous sera permis de recevoir nos malades, comme le faisaient nos confrères du temps de Boccace, vêtus, ainsi qu'il est dit « de pourpre et d'or ».

Il est intéressant de noter que Pascal a émis les mêmes idées (parag. 83, *Imaginations*, édit. Garnier frères) : « Les robes rouges (des magistrats), les hermines, tout cet appareil leur est nécessaire et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique... Si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de leurs bonnets carrés... Mais, n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains ornements... et, par là, ils s'attirent le respect. » Ce ne sont là que des extraits de la diatribe de Pascal qui paraît n'avoir pas aimé les médecins plus que le faisait Pétrarque.

Il faut dire, à notre décharge, que, de Pétrarque à Pascal, de Molière au Dr Knock, nous acceptons toujours cela avec un sourire bienveillant et même complice, car nous savons bien que, en cas de péril, on se réconcilie au chevet du malade.

(Nota. — Tous les clichés Andersen ont été fournis par la Maison Alinari Frères, Florence.)

